Mémoires vives ou perdues. Essai sur l'Histoire et le souvenir – Michel Vovelle, Éditions de Paris – Max Chaleil

Pierre Serna

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lrf/2574>

DOI : 10.4000/lrf.2574

ISSN : 2105-2557

Éditeur

IHMC - Institut d'histoire moderne et contemporaine (UMR 8066)

Référence électronique

Pierre Serna, « *Mémoires vives ou perdues. Essai sur l'Histoire et le souvenir* – Michel Vovelle, Éditions de Paris – Max Chaleil », *La Révolution française* [En ligne], 15 | 2018, mis en ligne le 13 décembre 2018, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lrf/2574> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lrf.2574>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

© La Révolution française

Mémoires vives ou perdues. Essai sur l'Histoire et le souvenir – Michel Vovelle, Éditions de Paris – Max Chaleil

Pierre Serna

- 1 Michel Vovelle n'était pas homme à s'en aller comme cela, sans régler toutes ses affaires ici-bas en laissant le soin à d'autres d'écrire pour lui le sens d'une vie qu'il aura menée jusqu'au bout comme un combat, un engagement sans faille. *Mémoires vives ou perdues* constitue son dernier livre d'historien paru de son vivant¹. En retraite depuis 1993, Michel Vovelle, malgré une santé défaillante, a réuni ses dernières forces pour construire son départ intellectuel et le mettre en livre, comme d'autres mettent en scène la mort, qu'il ne connaissait que trop.
- 2 Trop intègre vis-à-vis des règles du métier, trop conscient des enjeux épistémiques autour de son œuvre et des débats qu'elle ne manquerait pas de soulever une fois lui parti, trop soucieux de payer sa dette aux chantiers ouverts par ses soins et qu'il voulait mettre en ordre une dernière fois avant de passer le relais, trop lucide quant aux débats nouveaux que la Révolution pose en soi, Michel Vovelle a consacré les dernières années de sa vie à mettre son point final à ses travaux, posant les interrogations qui constituent son héritage désormais à comprendre et à penser, mais surtout à approfondir, puis à retransmettre².
- 3 Ainsi commença un grand départ avec la boucle terminée sur les sans-culottes marseillais³. Entre le réalisme pessimiste de Cobb, que certains continuent de considérer de façon injuste comme un défaussement politique, ou les espoirs révolutionnaires de Soboul, que d'autres continuent de caricaturer sous la forme d'une idéologie appliquée à un groupe parisien d'artisans, d'ouvriers et de maîtres militants, Les Marseillais de Michel Vovelle risquaient de déranger encore plus au travers de leur crise fédéraliste. Voilà que des militants de la première heure se soulevaient contre la capitale et ses prétentions à organiser, depuis Paris, la vie politique. Fin connaisseur de

la réalité politique provençale, dont il fouillait les archives partout où elles se présentaient à lui (chapitre 4, p. 121-138), Michel Vovelle fut un des premiers à découvrir les aspects de démocratie municipale que le mouvement fédéraliste révélait à Arles également, et que Jacques Guilhaumou, avec Anne-Marie Duport et Marcel Dorigny, voulurent conceptualiser sous la forme du « fédéralisme jacobin », donnant une dimension plus juste à cette dissension provinciale au cœur de l'été 1793⁴. À ce moment, les forces républicaines exigeaient la plus grande unité, au vu du danger aux frontières, alors que les militants sur le front des luttes locales depuis 1789, et dont la radicalité s'était construite au feu des crises de 1790 dans le sud-est de la France, puis 1791 et 1792, continuaient de manifester et revendiquer leur capacité de se gouverner par eux-mêmes. Preuves à l'appui, tous les fédéralistes marseillais n'étaient pas simplement des réacteurs manipulés par des contre-révolutionnaires infiltrés. De source sûre, les militants phocéens n'étaient pas de façon simpliste, des proto-poujadistes, révélant tout à coup une sorte d'égoïsme local et corporatiste, ne comprenant pas les impératifs de la construction d'un État de guerre depuis Paris. Bien plutôt, de façon pertinente et argumentée, Michel Vovelle montrait que, parmi les fédéralistes marseillais, étaient demeurés des démocrates, des agents de la révolution municipale de 1789, comme moment de grande politisation de la France entière et de décentralisation quasi-unique dans l'histoire de France. La république en ville, la démocratie municipale, la politique dans la rue ou à la section, se construisaient aussi dans cette exigence cordelière de la fondation des armées départementales, des armées de volontaires avec, à l'horizon, la défense de libertés individuelles et collectives chèrement acquises. La défaite et la répression contre ces sans-culottes, à la cause perdue d'avance, oubliée entre une histoire des vainqueurs largement écrite à Paris, et n'ayant même pas droit au martyrologue de la Contre-Révolution, dessina en creux un trou noir de l'historiographie républicaine, et une bombe à retardement dans les dossiers de Michel Vovelle qu'il ne voulut pas laisser sans trace historiographique, comprenant que la non-présence de ces sans-culottes fédéralistes et démocrates « ne valait pas » (pour user d'une expression souvent maniée en séminaire) pour compte soldé de toute vérité immuable et figée. Une longue réflexion se poursuivait ainsi sur la logique d'écriture de l'histoire et la recherche systématique, non d'une *if-story*, mais de la découverte des traces laissées par les vaincus et les modestes de l'histoire (à la suite de Théodore Désorgues). Pour être retournés dans le silence du passé, ils n'en avaient pas moins combattu, perdu, et leur défaite, passant au second rang de la fresque historique et du roman national, n'avait pas moins survécu, dans un récit oral, dans une caricature murale⁵, dans un proverbe provençal, dans une mémoire partagée, scrutée et exhumée par l'historien. C'est l'histoire de ce démocratisme provincial, de cette décentralisation républicaine, de cette gauche loin de Paris, vécue dans sa famille beauceronne, apprise auprès de ses parents instituteurs, accrochée aux villages provençaux et aux quartiers marseillais qui intéressait Michel Vovelle. Sûrement est-ce là qu'est né son communisme hétérodoxe, entre héritage familial – « c'est d'elle », dit-il de sa mère, « que j'ai reçu à coup sûr le grand désir de changer le monde » – et cette inventivité personnelle, tôt affirmée dans ce premier projet de recherches sur les sans-culottes marseillais, laissé en suspens plus de quarante ans et qu'il s'imposa de poser au premier rang de sa trilogie finale. Par-là, il fondait ses espoirs d'une autre écriture de l'histoire, refusant un ton venu de la Capitale qui aurait donné la vérité d'une épopée révolutionnaire, en réalité éclatée, dispersée, et à recomposer différemment à partir de la dynamique locale.

- 4 C'est aussi cette histoire qu'il rédigea en mémoire de Monique Vovelle, car métier et vie personnelle demeuraient indissociables pour Michel Vovelle. Il le démontra aussi en décrivant le destin tourmenté de la communauté villageoise de Saint-Jean-de-Maruéjols, déchirée entre ses catholiques et ses protestants⁶. Michel Vovelle refusa une approche unique du réel, à la recherche de la contradiction, de l'oxymore historique, de l'antithèse des faits, pour saisir un réel toujours plus complexe, fruit constant d'un *dissensus* ou de conflits permanents, constituant non le blocage mais la clé de lecture de la politique, du vivre ensemble, par définition jamais facile, et toujours nécessaire.
- 5 Cette longue et tardive mise au point sur le peuple en révolution, portée par le souci de lui conférer le double éclairage rural et urbain, formait la conclusion d'une carrière marquée par la recherche sérielle et quantitative. Ce fut la première page d'un testament politique, légué par Michel Vovelle, formé à la dure école labroussienne, proposant de revenir aux fondements de deux histoires, sociale ET politique, pour les refonder ensemble et leur redonner toute leur vigueur au travers de l'héritage de la *microstoria* des communautés et de la poursuite d'une histoire politique, fondée sur le ressenti et le vécu des acteurs oubliés des luttes politiques, mais ancrés dans le temps qui passe par le jeu des mémoires familiales, comme la sienne, à côté de la grande histoire.
- 6 Un deuxième défi se profilait dans ce que l'historien concevait comme une obligation morale, s'imposant à lui et à nul autre : écrire de l'intérieur la commémoration et l'histoire de la célébration du bicentenaire dont il fut, à partir de 1983, le directeur scientifique et l'infatigable acteur-missionnaire, authentique hussard tricolore de la République, allant défendre de par le monde entier les idéaux de 1789, jusqu'à la reconnaissance internationale du congrès mondial du bicentenaire, tenu en Sorbonne lors du mois de juillet 1989. *La Bataille du bicentenaire*, paru aux éditions La découverte en 2017, constitue de façon assumée un chant du cygne, tel un long dialogue avec des morts, avec deux morts, Albert Soboul et François Furet, laissant le lecteur à la marge. Michel Vovelle se contraignit à assumer le rôle du survivant, attendant son tour et réglant ses derniers comptes avec la camarade, dans l'oubli qui arrive et l'amertume d'une retraite qui le voit, de fait, moins sur le devant de l'actualité, et surtout comme dépossédé de son travail, de son apport à la science historique. La colère intellectuelle, inextinguible et parfois contre-productive dans certaines pages, ire qui accompagnait la douce tranquillité débonnaire du personnage, ne doit pas cacher l'essentiel de cette bataille du bicentenaire. Michel Vovelle fut seul. Il dut combattre de façon bien plus solitaire que le nombre de ses doctorants et que l'ampleur de ce qu'il appelait « son carnet de bal » international ne le laisseraient supposer. Provençal monté à Paris, et pour ceux qui n'ont pas entièrement perdu la mémoire aujourd'hui, battu en froid par les gardiens de la grotte soboulienne dont le maître devait sortir ressuscité et armé pour défendre la ligne orthodoxe d'une interprétation de la Révolution, honni et moqué par le Boulevard Raspail, mais qu'allait donc faire le titulaire du poste d'histoire de la Révolution française à s'occuper d'un demi-sel Théodore Désorgues au lieu de s'occuper de répondre au pape de l'histoire critique ? Michel Vovelle fit le dos rond, encaissa et forma des centaines de masterants (d'étudiants en maîtrise à l'époque). Pourtant, il est des pages d'une valeur fondatrice dans cet ouvrage lorsque l'auteur décrit son parcours entre 1978 et 1985. Là il fut, comme le confia un jour Robert Descimon au sein de son séminaire, « un des plus créatifs et intelligents historiens de sa génération », inventant un tournant épistémologique par son apport à l'étude la superstructure sociétale sous

la forme de l'enquête sur la mort, par son travail sur les notions confrontées de mentalité révolutionnaire et de révolution culturelle. Il explora des voies nouvelles, par exemple dans ses enquêtes mêlant histoire sociale et lutte collective d'un côté, brigandage et désordres sexuels de la noblesse de l'autre, mis au même plan, mais pas au même niveau, entre la cave et le grenier de la maison intranquille de l'Ancien Régime provençal⁷. Rarement historien de la Révolution n'a été aussi pertinent au moment d'en creuser et fouiller les origines idéologiques, sociales, sexuelles et culturelles, pour construire un modèle, plus que celui d'une lutte des classes, celui d'une lutte de classement, au moins aussi forte, voire plus virulente, que celle des groupes sociaux opposés, combat déterminant à étudier pour comprendre les origines de la Révolution, ouvrant par là-même un chantier encore d'actualité sur le lien entre la monarchie absolue, la Révolution actée, la pensée des Lumières et les rébellions quasi-permanentes avant 1789. Avant de penser la Révolution, fut-ce de façon brillante, au travers des historiens du XIX^e siècle, il fallait labourer la réalité du XVIII^e siècle, sous tous ses aspects, encore et toujours. Contrairement à ce que fit croire la vulgate furétienne, il n'y avait aucune posture idéologique dans ce constat, mais le simple rappel que les Révolutionnaires étaient dans leur majorité des hommes et des femmes autour de trente et quarante ans, tout droit sortis du XVIII^e siècle royal et ne connaissant rien à Tocqueville, Quinet ou Cochin...

- 7 Une fois encore, ce livre, comme le précédent, reçut un accueil silencieux, comme gêné, ses lecteurs bienveillants n'osant pas critiquer les pages les plus virulentes, ses détracteurs continuant de comprendre l'arme la plus efficace du siècle cynique et désormais majeur : faire comme si le livre n'existait pas pour mieux l'enterrer, plutôt que l'affronter par la critique et sa roborative part de polémique constructive. L'indifférence collective marqua encore plus son auteur, qui décida cette fois d'en finir avec sa part d'ombre et de pousser la sincérité vraie jusqu'à livrer son dernier opus, se dévoilant bien plus que dans aucun autre ouvrage, ne cédant nullement à l'exercice de l'autobiographie et de ses illusions multiples ou de ses complaisances faciles, mais livrant une dernière et décisive leçon de méthode sur le jeu de sa mémoire et des mémoires des autres, comme dernier acte intellectuel, scène finale de l'œuvre vovellienne.
- 8 En effet, *Mémoires vives ou perdues. Essai sur l'Histoire et le souvenir* n'est pas un exercice de remembrance des souvenirs qui, mis bout à bout, constituent le fil d'illusion si bien observé par Pierre Bourdieu en son temps, dénonçant l'inconscience au mieux, la pseudo-honnêteté dans le moins pire des cas, la reconstruction téléologique dans la plupart des cas, de tous les retraités s'adonnant, sur les dernières années de leur existence, à l'exercice bien connu des historiens de la Révolution, devant crever l'écran des Mémoires rédigées entre 1820 et 1840 par les acteurs de la décennie unique. Les anciens jacobins, contre-révolutionnaires, vieilliss sous le harnais de la République, du Consulat, de l'Empire, et des Restaurations, inventèrent un genre, celui des mémoires politiques, se redonnant une dernière fois le beau rôle dans la geste révolutionnaire ou anti-républicaine et justifiant leur survivance devant la postérité, cachant au passage, pour la grande majorité d'entre eux, tous les compromis et toutes les girouetteries, subies, infligées, assumées ou provoquées⁸.
- 9 Trop lucide sur l'inscription sociale de l'historien dans son temps et la force des contextes changeants, trop fidèle à un engagement communiste jamais renié depuis 1956 et dont il sait que le lecteur l'attend sur ce point, Michel Vovelle refuse, quant à

lui, le récit linéaire de la mémoire retrouvée et ordonnée. Comme un défi provocateur, il écrit de cette décision prise en 1956 de rentrer au Parti communiste, si importante dans sa vie, « je m'interroge encore sur les motivations du moment » (p. 56), sans pour autant douter de son engagement, jamais remis en cause. Ce faisant, l'historien mémorialiste assume une double fracture dans la narrativité, sur le fond et la forme.

- 10 Plus qu'un seul écheveau de souvenirs, reconstruisant un sens unique et existentiel que maîtrise son auteur – qu'il se déprécie, se valorise ou tente de se raconter et de se faire croire qu'il le réalise de façon neutre –, Vovelle s'interroge d'abord sur les matériaux dont dispose l'historien pour écrire son histoire personnelle. Comment ensuite, cette matière existentielle donne-t-elle sens, en retour, au métier d'historien ? Ces deux questions réclament une double vigilance au moment de se penser d'abord soi-même comme un objet soumis à une ruse invisible qui fait passer par la plume tel ou tel fait plutôt que d'autres demeurés cachés, malgré la volonté de fouiller sincèrement en soi, et impose ensuite une autre attention minutieuse au moment d'accomplir son métier dans l'interprétation des faits passés, que l'on arrange toujours et que l'on dispose selon une méthode qui a beau être décrite et validée, n'en demeure pas moins l'objet des circonstances qui l'ont vue naître dans un espace-temps donné, en fonction de rapports de forces sociétaux dont l'historien ne saurait s'exonérer, ni s'en imaginer étranger. Cela impliquerait, dans le meilleur des mondes historiens, qui ne peut de fait exister, mais que Michel Vovelle suggère en des boucles successives et suggestives qui vont de sa vie à son œuvre et vice versa, que le bon historien serait celui qui pourrait commencer son œuvre par l'écriture de soi, afin de mieux conceptualiser l'histoire des autres qu'il va mener dans sa carrière. Chronologie impossible qui voudrait que l'exercice autobiographique que se réserve nos maîtres âgés précédât la carrière accomplie durant le jeune âge, elle-même légitimant justement l'exercice et, de par son ampleur même, désamorçant la possible critique du péché d'orgueil de se croire assez important pour raconter sa vie. Pour ceux qui eurent la chance d'avoir Michel Vovelle comme directeur de thèse, il n'y a là rien d'étonnant : donner de suite à voir l'impasse du travail proposé, prise dans une ruse idéologique insurpassable, ici l'impossible exercice de la Mémoire avant la carrière d'historien, les deux faussés par leur place chronologique dans l'existence de la même personne, mais ne pouvant non plus être inversés, au risque du renversement des règles, voire de la contre-productivité de l'exercice, comment écrire ses mémoires avant d'effectuer sa carrière ? Habitué de ces paradoxes constitutifs du travail intellectuel, Vovelle appréciait ses apories d'où naissait l'histoire, celle des nobles révolutionnaires, celles des curés rouges, celles des poètes militants, celles des femmes politiques, celle des caricatures, à front renversé.
- 11 Énoncer la contradiction ne la dépasse pas, mais sert à montrer la vacuité d'une écriture des Mémoires sans ce minimum de prudence qui requiert l'entremêlement le plus maîtrisé possible et la sédimentation déparagée de l'histoire et de la mémoire, dans la perspective honnête mais improbable, consciente mais objectivement imparfaite, d'approcher « le métier d'historien », pour le faire le moins mal possible. Là se trouve une première leçon de méthodologie, aussi prudente que décapante : l'historien, dans l'incapacité d'inverser les temps de l'expérience et de la carrière professionnelle, puisque seule la seconde légitime le récit de la première, interroge la ruse qui fait que sa mémoire a sûrement été plus active dans sa profession, mais devait demeurer cachée et masquée selon les règles de l'université, et son expérience historique devrait au contraire sembler moins prégnante au moment où l'ultime exercice de la distinction universitaire voudrait que l'on offrît, en plus grande liberté,

ses souvenirs personnels. Ce sont là de pures supercheries, de pures inversions des vérités constitutives du parcours de l'historien, démontées dès l'introduction des plus roboratives, démontrant toute la finesse intacte et le sens critique de toute forme d'appareil idéologique de la part de l'octogénaire, sentant la camarde rôder autour de lui.

- 12 Sur le fond, Michel Vovelle l'écrit de suite avec une sidérante sincérité. Les *Mémoires* ne sont pas un récit de ce qui a constitué une vie mais un état des lieux des obsessions d'une personne à la fin de son existence (p. 9), tentant de comprendre comment la vie lui est arrivée et comment, en retour, il a tenté de se l'expliquer à différents moments clés pensés ou réalisés comme tels, sur le moment ou plus tard. Il l'explique au fur et à mesure des pages. « Technicien de la mémoire » (p. 62), il désire « expertiser et identifier les souvenirs » (p. 21). Face à ce premier constat, Michel Vovelle livre sa perception de son parcours existentiel, qu'il a masquée toute son existence. Il avoue « l'omniprésence de la guerre » structurant sa vie ou l'histoire de sa mémoire. Le chapitre premier du livre, consacré à la forme la plus autobiographique de l'ouvrage, porte le nom de « Mémoires de guerre ». Qui l'eut dit ? Qui l'eut cru ? En quoi cela est-il important ? Le plus ancien souvenir familial crée cette présence de la guerre dans le tissu des générations, avec cette histoire d'une aïeule se rendant à Moscou en 1812 pour faire libérer son mari ! En fait, et après plus juste déduction, Michel Vovelle pense plus sûrement que la forte femme a fait 90 km à pied en 1814 ou 1815, entre Chartres et Paris, pour tenter de voir le Tsar et obtenir de lui le retour de son mari disparu dans les plaines glacées de la retraite avec les débris de la Grande armée (p. 13). Déjà, « la mémoire travaille, invente, interprète et donne sens » (p. 22) dans la transmission d'un vrai-faux souvenir que l'historien démêle, ne le vidant de sa part de légende que pour rendre tout son courage à cette femme, allant seule à Paris à la rencontre d'un des quatre hommes les plus puissants du monde au début du XIX^e siècle. Les femmes, hyperprésentes dans un monde où les fils et les maris sont à la guerre, entrent dans la mémoire structurante de la famille Verdier-Vovelle. La guerre continue, traversant le siècle et la famille, par la conquête de l'Algérie (déjà là, comme une première lancée douloureuse dans le parcours de l'auteur), puis la guerre de 1870, avant celles du XX^e siècle. Qui eut dit que les deux guerres avaient à ce point pesé sur la famille Vovelle, livrant aux deux conflits mondiaux, leurs hommes, et plus particulièrement deux René, cachant un troisième ? Par-là, Michel Vovelle s'inscrit dans la banalité tragique de bien des familles françaises, mais ausculte le tréfonds de la particularité de la sienne, avec ses addictions bien française à l'alcool pour surmonter les chagrins du vide du deuil, avec ses silences partagés, avec cette conscience républicaine qui naît du culte des morts et de leur vénération par les femmes, à la tête de familles en manque d'hommes. Pour cet historien qui se définit comme « un enfant né entre deux guerres », en 1933, l'omniprésence de la guerre oblige les vivants, marque le sort familial et dessine un paysage mental que jamais l'auteur ne mit en avant dans ses recherches. Il ne me semble jamais avoir entendu le moindre cours de Michel Vovelle sur la Guerre. Après vérification, la guerre se résume à Valmy dans sa *Chute de la Monarchie* et il n'y accorde pas plus d'importance que cela dans l'histoire de la Révolution, contrairement à tant de ses prédécesseurs, comme si la guerre demeurait exogène à la révolution, comme si elle était extérieure à 1789, mais surtout à 1792.
- 13 Dans ce silence, dans ce long non-dit sur la guerre, où son amour de la paix, sa soif d'humanité, sa lutte pour les droits de l'Homme prenaient toute leur place, un creux...

celui qui le retient de longues pages : sa confrontation presque coupable à la guerre, à sa guerre, à « sa sale guerre » (p.7), à sa guerre d'Algérie, son non-lieu de mémoire à lui. Michel Vovelle n'eut pas vingt ans dans les Aurès, il a par le jeu des reports dus à l'excellence de son parcours universitaire, bénéficié de sursis et n'arrive près d'Alger qu'en 1959 à vingt-six ans. Il ne fut pas le rebelle communiste, désobéissant à la structure militaire française ou directement impliqué dans l'aide au FLN. Sans fard et avec une grande humilité, Michel Vovelle livre sa déprime, sa solitude, son sentiment de vacuité, son impression d'inutilité et sa certitude de perte de temps, dans une guerre injuste, dans laquelle il ne joue aucun rôle. De la guerre glorieuse et de ses morts héros du début du siècle, à la guerre honteuse et coloniale avec son survivant sans mérite, Michel Vovelle n'a besoin de nul autre pour se les servir lui-même pendant de longues pages (p. 39 à 54). La guerre est une plaie étouffée, masquée, cachée. Il n'eut ni l'âge d'Albert Marius Soboul pour faire le coup de feu contre les nazis durant la seconde guerre mondiale, ni l'audace d'un Furet dans *France Observateur* puis *Le Nouvel Obs* dénonçant sans relâche la stupidité de cette guerre et la férocité des tortures infligées par l'armée française.

- 14 Michel Vovelle est à vif, livrant sa blessure narcissique, celle qui le fonde aussi, décidant, pour ne pas sombrer, de rester fidèle à ses combats intellectuels et de conserver sa confiance en la paix, en l'homme, que le parti communiste incarne et incarnera toute sa vie pour lui. Que valent des mémoires qui ne servent pas à avouer ce que l'on n'a pas osé s'avouer à soi-même, à ses étudiants, à ses proches, aux autres ? Michel Vovelle rumine ce passé, cette guerre d'Algérie qui est une authentique révolution transformée en guerre d'indépendance pour les Algériens, à laquelle il n'a pas pu, pas su participer.
- 15 Le fond de sa vie et de ses mémoires s'en trouvent bouleversés. De fait, l'exercice change et, dès lors, le jeu de la mémoire devient celui de la déconstruction formelle, de ses mémoires d'abord, de celles de Fouché ensuite, en un anti-miroir efficace, puis de celles de la Révolution et de son amnésie, mise en marche encore récemment...
- 16 Michel Vovelle se livre à une magistrale auto-autopsie de ce que d'autres historiens refusent d'interroger en passant. Cette démarche constitue le cœur épistémologique de sa mémoire. Comment celle-ci vient-elle au mémorialiste et quelle vérité disent ses « mensonges » forcés ? La mémoire ne serait-elle qu'une invention permanente du passé ? Là où d'autres construisent la logique d'une trame existentielle, Michel Vovelle a le courage d'écrire à propos de ses souvenirs « je ne garantis rien », avec une pointe d'ironie typique du personnage (p. 23). Là où ses pairs donnent le sens par la construction parfois artificielle d'une cohérence, l'auteur avoue ses doutes, avec le recul de celui qui sait ce que furent les hommes et leur versatilité politique entre 1780 et 1820, avec l'expérience du militant qui a connu bien des retournements de politiques depuis le sommet du parti. Il comprend bien l'enjeu de l'écriture qu'il s'impose « venant butter sur la contradiction : je n'ai pas changé, j'ai changé », et finissant par reconnaître qu'il « a changé », refusant le jeu d'une mémoire transformiste et travestissant la vérité au profit de la postérité. Toute sa vie, il garde la cuisante leçon de la guerre d'Algérie, « faire de son mieux pour ne pas perdre sa dignité » (p. 51). La leçon de ce livre repose en partie sur cette honnêteté intellectuelle. Le procédé mémoriel traduit en écriture de soi est passé au scalpel de Michel Vovelle, refusant de considérer que, parce qu'il est honnête ou parce qu'il dit sa vérité sans fard, il se serait dédouané de toute remarque critique ou de toute autre justification. Une toute autre méthode

décapante est en jeu dans la volonté de comprendre par quel biais se construit la mémoire : comment « l'accumulation primitive d'un capital mémoriel », pour reprendre son expression (p. 54), est rentabilisée, l'âge vénérable venu, par une auto-redistribution de dividendes qu'aucun mémorialiste n'avoue mais que Michel Vovelle refuse et dénonce, fort de la plus grande exigence vis-à-vis de lui, ne se concédant rien au soir de sa vie, sans aucune complaisance, plus historien et critique avec « la fabrique de sa mémoire » (p. 39) qu'avec tout autre sujet.

- 17 À aucun moment l'historien ne cherche à se justifier, d'où la douleur de l'aveu du passage algérien de sa vie, tout comme il ne pense pas que sa mémoire raconte une histoire vraie. De façon plus subtile, ses souvenirs constituent une trame possible, reliant des périodes différentes, au moyen d'images mentales, se présentant au moment de l'écriture, mais dont le statut de véracité doit être doublement interrogé dans la perspective de son historicité et de sa perception sensorielle d'image mentale.
- 18 Le jeu de la mémoire pour l'historien ne peut se résumer au fait de retrouver une vérité passée. L'homme se remémorant doit se demander, au moment où il formule le passé, sur quel support visuel interne au cerveau il construit sa description d'un temps ancien, et comment cette image advient ou remonte du passé. Cette façon de poser le filtre méthodologique de son ouvrage livre deux clés de lectures de l'ensemble de l'œuvre de Michel Vovelle, celle du concepteur du chantier des images, hélas peu suivi ou compris superficiellement, et celle de l'historien des appareils idéologiques et des constructions imaginaires du rapport de soi à soi, constitutives des moyens de domination les plus invisibles et en même temps les plus efficaces dans nos sociétés, par exemple la contradiction de l'article 1 des droits de l'homme, où l'affirmation de l'égalité des droits est suivie, dans la phrase suivante, par la justification de l'inégalité sociale, impasse insupportable autrement que par le rapport imaginaire au mensonge vrai sur lequel repose toute société libérale.
- 19 Constamment, Michel Vovelle se pose deux questions lancinantes qui fondent son récit. Mais d'où sortent les images qui parviennent devant la cornée de l'historien qui les transcrit comme des souvenirs du passé, opérant une métamorphose scripturale d'un objet qui reste une impression sur la rétine ? Toute la subjectivité de l'acteur conscient est à l'œuvre dans cette opération qui dévoile tout à coup la méfiance ontologique que chacun doit avoir face à sa mémoire, puisqu'elle ne reste au fond que la perception hyper individuelle d'une expérience, d'autant moins communicable a priori, qu'elle subit le double filtrage de n'exister à l'état latent que sous la forme d'une image inanimée dans une partie du cerveau, et de n'être réifiée que par une transcription des mots qui efface sa nature profonde d'image. À ce titre, le passage sur sa première leçon d'image donnée par le grand frère pendant la Seconde Guerre mondiale est superbe. L'ainé décrypte pour ses deux petits frères jumeaux, Jean et Michel, l'affiche rouge du groupe Manoukian. Le verdict tombe en deux mots comme un hommage à ce frère trop tôt disparu : « merci Pierre » (p. 30).
- 20 Au passage, Vovelle montre la pauvreté de notre épistémologie et le différentiel disproportionné qui existe entre nos théories littéraires et philosophiques sur la mémoire et les mémoires, et notre retard, voire notre indigence, dans la science des images et dans notre culture visuelle. Nous ne sommes encore qu'à l'orée d'une science de la mémoire vive, mais erronée, approximative et toujours handicapée par notre inculture au moment de fonder une science du langage des images. Les étudiants de Michel Vovelle pourront se souvenir, à la lecture de ces lignes, de ses réflexions à

longueur de séminaire sur « la boîte noire », ce lieu opératoire et insaisissable à la fois, entre le cerveau et la page, ce lieu-moment où l'image est traduite en mots, fixant sur le papier une impression, une vision, une vue de l'esprit dont on ne peut savoir si elle est juste. Ici intervient la seconde réflexion méthodologique sur ce qu'est la mémoire dans ce testament vovellien, posant la question la plus difficile à cerner pour l'historien : celle de l'origine du souvenir et de sa construction. À quel moment le souvenir le devient-il ? C'est-à-dire, à quel moment se crée l'image qui va transporter la sensation dont la personne âgée se remémore l'impact pour dire la vérité de son passé ? La prouesse de l'ouvrage se trouve dans cette interrogation qui taraude le texte. Michel Vovelle écrit qu'il est certain d'avoir vu lui-même la scène qu'il raconte, ailleurs il doute, se demandant si on ne lui a pas raconté un fait marquant qu'il a transformé en image, se l'accaparant pour et par lui. Plus loin, il avoue qu'il n'a pas de souvenirs, mais qu'il connaît la photo ou le document qui lui a servi à fabriquer la mémoire du fait dont il n'a aucune image, mais qui n'en a pas moins existé pour lui. Le lecteur saisit le vertige proposé par Michel Vovelle tout à coup, présentant le jeu de la mémoire comme une opération personnelle de mise en régime d'historicité de sa propre existence qui constitue l'alpha et l'oméga d'un être au monde que seule l'intelligence critique et dialectique permet de confronter à celle des autres pour la relativiser et poursuivre la construction de sa propre trame, malgré l'imprécision, la ruse et la fausseté de la mémoire de chacun. L'ensemble de ces mémoires confrontées est l'objet même d'une histoire en commun, avec ses disjonctions, ses discontinuités et ses erreurs.

- 21 D'où la surprenante mise en miroir des mémoires de Fouché immédiatement après avoir raconté les siennes. Là où n'importe quel mémorialiste tient éloigné le plus grand menteur de France, un des flics les plus tordus de l'histoire du pays, un des personnages les plus hypocrites de l'histoire contemporaine, un des hommes les moins recommandables de la Révolution, Vovelle affirme une forme de sympathie avec le bonhomme et le procédé fallacieux de la publication posthume de ses *Mémoires*. L'historien traque, dans l'improbable valeur historique de mémoires truquées, un message masqué ou au moins une vérité qui aurait échappé à l'auteur présumé, insérant encore une fois le procédé éditorial dans la vérité même de ces *Mémoires* douteuses et la vérité de la polémique au moment de leurs publications comme effets des mémoires elles-mêmes, inventant leur légende par-delà la fausseté de leur contenu, faisant rebondir le feuilleton Fouché. La vérité des *Mémoires* de Fouché est le palimpseste de l'existence sulfureuse d'un des hommes les plus riches de France, un brouillage permanent de la vérité, manipulée jusque dans la mort et le trucage post mortem....
- 22 Il ne reste plus, pour Michel Vovelle, qu'à confronter l'Histoire à son histoire et à interroger la mémoire plurielle de la Révolution. L'historien se méfie du dernier tour joué par une mémoire de la Révolution dont la commémoration festive et réconciliatrice voulue par le président Mitterrand autour d'un défilé de Jean-Paul Goude, qui concluait également le congrès mondial, devait offrir un ultime florilège d'images avant que les feux de la rampe ne s'éteignent et fassent de la Révolution française, au mieux un objet d'histoire encore à venir, au pire un souvenir ressassé, ou, plus triste, une mémoire perdue, un objet oublié, disparu.
- 23 Las, la ruse de l'histoire ne saurait se contenter de sa fin et de sa réduction à une image surannée de ce qui constitue son moteur : la et les révolutions. Par un jeu d'inversion que la méthodologie proposée a préparé, Michel Vovelle en vient à suggérer que la

mémoire de la Révolution demeure un objet dans le futur encore à venir, au gré des recompositions tunisiennes, libyennes ou sous d'autres formes à venir. Tout à coup, par une inversion prévisible, la mémoire est projetée dans le futur qui dure longtemps, se constituant par antécédence comme réceptacle des souvenirs à venir, faisant de l'histoire de la révolution et des révolutions précédentes, un objet éternellement en suspens, comme dans une mouvance narrative éternelle du fait de sa dépendance aux autres révolutions à venir, et des autres mémoires construites à partir des images léguées par les anciennes révolutions et les fractures inconnues du futur. Cela ne conduit nullement à un quelconque relativisme de ce qui s'est passé, mais à la prudence ontologique à la base du métier de l'historien, éclairé, à la fin de ses mémoires, sur l'ampleur du chantier que propose M Vovelle juste avant de passer de l'autre côté du miroir, nous laissant sa mémoire en partage, en héritage, comme une invitation à une enquête historique n'ayant de sens que parce qu'elle interroge la Révolution dans sa contradiction au cœur de sa mémoire conflictuelle : un temps de violence pour fonder une ère de paix. Ainsi, là où un premier constat concluait à un pessimisme réel quant à la fin de l'histoire de la Révolution, mais pas la terminaison de la Révolution, un second constat encore plus pessimiste concluait à la fin de la mémoire même de la Révolution, remplacée par le jeu des mémoires conflictuelles de communautés en colère les unes contre les autres, comme ayant oublié l'universalité du message de 1789.

- 24 La mémoire de la Révolution semble remplacée par un jeu de miroir des révolutions, jusqu'à devenir un argument de campagne et le titre du programme du candidat du libéralisme débridé (Emmanuel Macron, cité p. 119), jusqu'à devenir un objet publicitaire comme un autre, la guillotine devenant l'emblème d'un jeu vidéo, résumant la Révolution à un cadre pour bandes d'assassins. L'histoire de la Révolution se terminerait dans une mémoire diluée et une tragédie que l'ultime chapitre, « la mémoire de la mort », viendrait annoncer entre les lignes, comme un retour à *l'ars moriendi* de la part du premier historien à avoir été interrogé par la commission parlementaire réfléchissant aux modalités d'écriture d'une loi sur la fin de vie.
- 25 Il n'en est rien. Et l'épilogue renversant d'insolence et de jeunesse revendiquées et d'amour à donner transforme la règle des mémoires, les inversant et faisant de ces deux dernières pages d'écriture un acte de résistance, et finalement opérant telle une performance rébellionnaire, avant la révolution picturale de la quatrième de couverture.
- 26 Alors Michel Vovelle se livre et se délivre, offrant à son lecteur une ultime piste réflexive, en guise d'épilogue, écrite dans une autre langue, celle de la nostalgie, celle de l'Italie et de Fellini. *Amarcord...* j'aime me souvenir écrit Michel Vovelle... et comme l'opération de vérité ne peut passer que par un aveu sur la sexualité, car sinon à quoi sert la fausse pudeur et la fausse décence de ceux qui font croire que « ça » n'est pas intéressant, ou digne, ou convenable, ou respectable, Michel Vovelle, qui n'a jamais caché son goût pour une histoire de la sexualité, placée au cœur de la fête populaire ou du désordre nobiliaire, revient sur la machine à fantasmer des images qu'est le cinéma. Il avoue que, malgré les deux amours de sa vie, Gaby et Monique, il a fait aussi l'amour en rêve à Monicca Vitti, mais aussi à Antonella Lualdi. Déplacés, diront les tartuffes et les bien-pensants, à propos de ces souvenirs n'ayant pas de place ici ? Replacés plutôt, comme un ultime chant de vie dans « le corps délabré » (p. 181) du vieil homme : « *voglio una donna* » (p. 181).

- 27 Vovelle livre un ultime message sous forme de patchwork historico-fictionnel, au moment de laisser le lecteur fermer le livre. La quatrième de couverture montre une œuvre originale de Michel Vovelle, collage surréaliste à la Max Ernst intégrant document d'histoire conservé, avec l'estampe représentant la montée du monarque sur l'échafaud, montage de photos burlesques, avec, entre autres, une Charlotte Corday façon Hara-Kiri dans sa baignoire, et rajouts de « briquets libertins », dont la dimension Kitch assumée ne peut cacher la citation de Saint Just encadrant ce fatras d'images vraies, fausses, montées, collées, baroques, mal ajustées, du plus mauvais gout selon les canons bourgeois, phrase qui claque comme la vision d'un horizon d'idéalité à atteindre : « La Révolution s'arrête à la perfection du bonheur. »

« La citation de Saint Just », montage de Michel Vovelle. Collection personnelle de l'auteur. Illustration reproduite avec l'aimable autorisation des filles de Michel Vovelle.

- 28 La mémoire du futur heureux, jouissif (?), occupe ce clap de fin de mémoires. Il n'y a pas d'histoire et de mémoire sans subversion du passé, sans choquer les bonnes mœurs des honnêtes gens, sans images crues, sans récit de violence et sans aveux de la chair, sans transgression des codes, comme le fut son entrée au PCF en 1956, lorsque commençait la grande migration de tous ses repentis, comme l'est cette ultime image, « un montage », dixit Michel Vovelle, laissé comme une dernière marque trash de son vivant, comme la vision d'un monde le cul par-dessus tête, laissé par le président scientifique de la commission du bicentenaire, mort officier de la Légion d'honneur, après avoir été décoré en juillet 1989 par le président de la République lui-même.
- 29 Dans cet ultime trait, Michel Vovelle rejoint sa réflexion fondatrice la plus aboutie conceptuellement, celle qu'il mena dans *Idéologie et mentalités*, déconstruisant les modes de représentation selon la temporalité courte d'une idéologie dominante et l'histoire longue des cultures populaires dont l'historien voulait saisir le mode de fonctionnement de ce que Marx définit comme la superstructure. L'entremêlement complexe et parfois incongru de temporalités superposées agit comme autant de visions, d'images, de points de vue, de regards, de coups d'œil entre l'éphémérité d'une impression sur la rétine et l'image enfouie au plus profond de l'inconscient – qui mêle

en dernier recours l'érotisme à la pulsion de mort –, en une ultime leçon d'iconologie délivrée par le maître sur le point de s'embarquer dans le monde enchanté d'un Mozart rêvé (p. 139-166). Par ses ultimes travaux, Michel Vovelle demeure vivant, comme un dernier pied-de-nez fait à la mort.

NOTES

1. Cf. Michel VOVELLE, *Le Sans-Culotte, sa Femme et le Diable, Suivi de « Mystère à Martigues »*, Éditions des Lilas, Aix-en-Provence, 2018, ultime travail se présentant davantage sous la forme d'un commentaire d'images et d'une synthèse, plutôt qu'un authentique livre d'études, paru une semaine après son décès.
2. Une histoire sera à faire, celle des élèves de Michel Vovelle, puis celle des élèves de ses élèves. Cf. Pierre SERNA « Hommage à Michel Vovelle », à paraître dans AHRF, n°1, 2019
3. Michel VOVELLE, *Les sans-culottes marseillais, le mouvement sectionnaire du jacobinisme au fédéralisme 1791-1793*, 2010, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence ; voir le compte rendu : Pierre SERNA, « Michel Vovelle, *Les sans-culottes marseillais, le mouvement sectionnaire du jacobinisme au fédéralisme 1791-1793* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 360 | avril-juin 2010, mis en ligne le 01 juin 2013.
4. Par exemple, Jacques GUILHAUMOU, « Fédéralisme jacobin et fédéralisme sectionnaire à Marseille en 1793 (analyse de discours) », http://provence-historique.mmsch.univ-aix.fr/Pdf/PH-1987-37-148_08.pdf
5. Cf. M. VOVELLE, *Le Sans-Culotte, sa Femme et le Diable*, op. cit., p 119-157, « Le sans-culotte est-il Louis XVI ? ».
6. Michel VOVELLE, *La Révolution au village : Une communauté gardoise de 1750 à 1815 : Saint-Jean-de-Maruéjols*, Paris, Les Éditions de Paris – Max Chaleil, 2013.
7. Michel VOVELLE, *De la cave au grenier*, Québec, Serge Fleury, 1980.
8. Voir Anna KARLA, *Revolution als Zeitgeschichte. Memoiren der Französischen Revolution in der Restaurationszeit*, paru en juin 2014 dans la collection Bügertum Neue Folge aux éditions Vandenhoeck & Ruprecht.

AUTEURS

PIERRE SERNA

IHRF-IHMC

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne